

Il avait été rencontré par Gaston et prévenu de l'attaque de paralysie qui clouait Catherine dans son lit.

—Que s'est-il donc passé ? fit le docteur... Il faut que cette pauvre femme ait reçu une commotion morale très violente... Elle le savait... Depuis longtemps je l'avais mise en garde.

—J'ignore ce qui s'est passé, dit Gaston. En entrant chez elle ce matin, je l'ai trouvée râlant, étendue sur le sol de son chalet, dans l'impossibilité absolue de se mouvoir...

—Quelle misère ! murmura le médecin, apitoyé.

Et il se dirigea vers la demeure de Catherine. Par les soins de Gaston, des femmes de Bovernier étaient là qui s'occupaient de la veuve, sans trop savoir, du reste, ce qu'elles avaient à faire. Le docteur examina Catherine. Il ne put que constater la paralysie sans remède, la paralysie absolue.

—Que va devenir cette pauvre femme ? Que vont devenir les enfants ?

M. de Pervençère l'écoutait. Et son visage exprimait la plus profonde pitié. Et il dit, comme le docteur :

—Pauvre femme ! Pauvre enfants ! !

Il sembla réfléchir et demanda :

—Docteur, quel est votre avis ?

—Il n'y a pas deux moyens de procéder... Si personne ne veut se charger de cette malade, il faut l'envoyer dans un hospice... On ne peut la laisser mourir ainsi. Mais l'envoyer dans un hospice, ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air. La place manque souvent... Nous avons beaucoup de malades dans nos contrées... Et je ne sais pas si nous serons bien accueillis au chef-lieu...

—Je m'en charge, docteur... et si nous éprouvons quelque difficulté, dussé-je faire une dotation à l'hospice, pour l'entretien de cette malheureuse, je n'hésiterai pas...

—Vous avez le cœur noble et grand, monsieur...

Fanchon et Georget, accroupis l'un contre l'autre dans un coin du chalet, écoutaient sans perdre une parole.

L'hospice ? Il ne savaient pas trop ce que c'était. Mais ce qu'ils comprenaient bien, par exemple, c'est qu'on voulait les séparer de leur mère !

Et, instinctivement, ils se serraient les mains comme s'ils avaient voulu réunir tout ce qu'ils avaient de forces pour briser le réseau d'intrigues dont ils sentaient instinctivement les mailles se joindre autour d'eux... Mais ce qui les étonnait, c'était d'entendre le médecin féliciter cet homme dont ils avaient si grand peur !

—Oui, dit le médecin en hochant la tête... cela s'arrangerait peut-être ainsi pour Catherine... Mais reste les enfants...

—Quel va être leur sort ?

Le médecin haussa brusquement les épaules et détourna la tête, pour dissimuler son émotion... Et son regard tomba sur Catherine dont les grands yeux troublés le suppliaient...

Gaston s'approcha du lit et, avec douceur :

—Vous voudriez dire quelque chose au docteur ? demanda-t-il. Et c'est des enfants qu'il s'agit n'est-ce pas ?... Pauvre femme, ne craignez rien pour eux... je ne les abandonnerai pas...

—Leur sort, disait le médecin, c'est bien simple... Les gens de nos pays sont trop pauvres pour se charger d'eux... Il fallait le cœur de Catherine pour adopter aussi gaiement un abandonné comme ce petit garçon... Je ne connais de parents ni à Catherine ni à son mari... c'est donc l'isolement absolu, non seulement pour ce petit vagabond, mais pour Fanchon elle-même... Je doute fort qu'un ménage quelconque de Bovernier, ou d'autre part consente à se charger d'elle !... Je ne vois donc pas d'autre alternative que celle des enfants-assistés ; nous les remettrons entre les mains de l'Administration, qui fera d'eux ce qu'elle jugera bon. En dehors de l'Administration, il y a les sociétés privées, reconnues d'utilité publique, de protection des petits abandonnés. Elles sont peu nombreuses, elles disposent de peu de ressources. Il est donc préférable de s'adresser ailleurs...

—Et qu'advient-il ?

—Ils seront mis en apprentissage... on leur fera donner un état... Oh ! ils ne seront pas malheureux...

—Pauvres enfants ! pauvres enfants ! redisait Gaston.

Il parut tout à coup prendre un grand parti.

—Je ne veux pas que ma charité reste incomplète, dit-il enfin... Si, au village, personne n'a pitié d'eux... eh bien, moi, je les emmènerai... je les ferai instruire... je veillerai sur leur vie... j'achèverai la tâche que cette bonne Catherine s'était imposée...

—Ah ! monsieur ! monsieur ! disait le médecin avec émotion.

Et Gaston, penché sur le cadavre vivant de Catherine :

—Vous avez entendu, pauvre femme... n'avez aucune inquiétude. Tâchez de vous guérir... On prendra soin de vous... et votre fille, ainsi que votre adopté seront à l'abri du besoin... vous recevrez d'eux régulièrement des nouvelles, par mon intermédiaire...

Catherine le poursuivait d'un regard farouche...

Dans la journée, le docteur rédigea un rapport sur l'état de santé de Catherine. Il remit ce rapport à Gaston, qui devait s'en servir auprès de l'administration suisse.

—Je suis Français, dit Gaston. Il est préférable que ce soit vous, docteur, qui vous chargiez des démarches à faire. Ne négligez rien, et n'oubliez pas que je suis très riche... J'attendrai à Bovernier le résultat de votre intervention... Et en attendant, comme je crois qu'il est utile d'enlever ces enfants au spectacle de cette pauvre mère sans mouvement et sans paroles... je les prendrai auprès de moi à l'auberge, et, lorsque la mère sera partie, je les emmènerai...

Fanchon et Georget tressaillirent.

Le mot, l'unique mot prononcé par la mère leur revint à l'esprit en même temps que renaissaient toutes leurs épouvantes.

—Fuyez !! avait dit la paralytique.

Gaston s'adressa aux enfants :

—Vous ne suivrez, mes petits ! vous n'aurez pas peur de moi ? Le bon docteur, que vous connaissez, vous dira que je ne vous veux que du bien...

Ils tremblaient bien fort.

Georget peut-être allait répondre, en le bravant, mais il sentit que Fanchon lui serrait la main vivement.

Alors, surpris, il garda le silence, pendant que Fanchon disait :

—Nous vous suivrons, monsieur, partout où vous voudrez... mais nous resterons auprès de maman tant qu'elle ne sera pas partie... Maman serait trop triste de ne pas nous voir...

Gaston et le docteur se consultèrent à voix basse.

—C'est l'affaire de deux ou trois jours, pas plus, je le crois, disait le médecin, pour l'admission à l'hôpital...

Alors, Pervençère, alla embrasser les petits :

—Restez, mes enfants, je ne veux vous attrister en rien...

Et, tout bas, Fanchon murmurait à l'oreille de Georget :

—Si nous voulons fuir... il faut ne faire semblant de rien... pour qu'il ne nous soupçonne pas...

Lorsqu'ils furent seuls, ils s'entretenaient longuement de leur projet.

Abandonner Catherine, ils ne le voulaient pas. Ils ne prendraient la fuite que lorsque la malade serait partie. Voilà ce qu'ils résolurent.

Et cependant, le regard de la veuve les suppliait :

—Fuyez ! disait ce regard, fuyez bien vite... moi, je suis morte, ne vous occupez plus de moi et sauvez-vous !

Trois jours se passèrent ainsi.

Puis, malgré les difficultés du chemin, une voiture vint prendre la malade pour la conduire à Martigny où elle devait rester provisoirement en traitement jusqu'à son admission dans un hôpital d'incurables.

La séparation fut déchirante.

Fanchon s'était jetée sur Catherine, l'avait enveloppée dans ses petits bras et ne voulait pas qu'on la séparât de sa mère.

—Maman, je ne veux pas qu'on t'emmène... je veux aller avec toi !...

Elle eut une attaque de nerfs. On en profita pour l'arracher à ce spectacle et Gaston la fit porter à l'auberge.

Quand à Georget, il ne pleurait pas, mais sa douleur n'en était que plus navrante. Cet enfant avait tant souffert, nous l'avons dit, qu'il était bien au-dessus de son âge. Son silence, sa pâleur, l'angoisse secrète que l'on devinait dans cette âme qui ne se livrait pas, tout cela était profondément douloureux.

Lui, resta jusqu'au départ.

Ce fut lui que, jusqu'à la fin, Catherine regarda.

Et jusqu'à la fin, le regard exprimait :

—Fuyez ! fuyez bien vite... Vous êtes perdus !...

Lorsqu'on fut sur le point de partir, lorsque Gaston fit comprendre à Georget que lui aussi, comme Fanchon, devait se retirer, le petit vagabond se pencha sur le visage de celle qui avait voulu lui servir de mère.

Et il put lui dire, sans que personne entendit :

—N'aie pas peur, mère, je veillerai sur Fanchon.

La voiture partit. Il resta debout au milieu de la rue, dans la neige, la regardant aussi longtemps qu'il put la voir ; et quand elle fut invisible, disparue, comme évanouie dans la montagne, alors seulement son cœur se gonfla, les larmes lui vinrent aux yeux et il se mit à pleurer abondamment, en un ruisseau intarissable de larmes silencieuses.

Puis, sans dire un mot, il suivit Gaston de Pervençère et rejoignit Fanchon à l'auberge.

Gaston, maintenant, était maître de sa proie !

Lorsque Georget mit les pieds dans l'auberge, il ne put retenir un mouvement d'effroi. C'était là, derrière cette fenêtre aux rideaux soulevés, qu'il avait aperçu Thomas Anspach ! Oh ! il ne s'était pas trompé, cette vision était bien réelle...